Document généré le 4 juin 2025 09:45

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

La femme fardée

Jeanne Gagnon

Numéro 52, printemps 1992

JE est un autre... hors de soi

URI : https://id.erudit.org/iderudit/15111ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gagnon, J. (1992). La femme fardée. *Moebius*, (52), 75–78.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LA FEMME FARDÉE

Jeanne Gagnon

La femme fardée est rien et le sait. Mais elle n'en continue pas moins de se parer, de se parfumer, de s'adonner aux toilettes savantes de bonne coupe. Même si elle a cessé de s'intéresser aux sous-vêtements affriolants.

La femme fardée est rien et la vieille le dit à haute voix pour rompre avec la feinte et la manipulation des reflets. Miroirs d'alouettes qui la font s'exclamer sur le spectacle de chapeaux, de dentelles, de bas et jupons colorés.

Encadrée par la vieille et l'autre, la femme fardée s'accorde des heures fractionnées autour d'étalages, de fards et rimmels, de chapeaux et dentelles.

Dans son regard bisque, la vieille juge les pas de la fardée comme autant de pas perdus sur les dalles d'une vie. Malgré la vraisemblance de l'image. Malgré ses souliers rouges, ses bas et jupon colorés attirant l'œil des passants.

Cette femme d'illusion partage son quotidien entre la gnose du cœur et celle qu'on trouve dans les livres.

Le quotidien de la femme fardée est divisé entre l'appétit de connaissance de la vieille et le besoin de l'autre de partir, toujours, vers les antipodes. Jusqu'au bout de soi dit-elle, là où réside la vie.

Partagée entre les deux, même quand elle demande au poète de la photographier avec ses nouveaux souliers, ses bas et jupon d'un même ton de rouge.

Justement les flashes crépitent sur elle et dégainent son sourire. Pour une fois la vieille semble absente. Les bas et le jupon ont d'autant plus de place.

Dans l'inattendu l'autre s'est installée entre eux. Et l'entéléchie de son exposé renversa le pastiche. La femme fardée dut céder le pas sitôt que l'autre femme s'offrit.

Les éclairs de l'appareil-photo font un pont entre la femme fardée et le discours de l'autre. Entre deux éclairs, on passe de l'ombre fragilisée par le magnésium à la transparence du visage de l'autre.

Elle lui confesse une souffrance qui viendrait d'un quartz, car elle se sert de la pierre pour le récit d'une dernière incarnation. Le poète a répondu que le prisme, au lieu de blesser, délivre toujours. La fermeté de sa réplique a ébranlé la certitude qu'elle avait d'être allée jusqu'au bout.

La femme fardée est mitraillée de pied en cap, accoudée au piano. Fardée comme dans les meilleurs jours. Silencieuse pour éviter de prononcer des mots étrangers au temps.

Quelques remarques de l'autre la ramènent à la place qu'on lui a ravie bien que l'atmosphère soit à la complicité. Elle s'autorise à suspendre la séance de photos. Histoire d'aviver le carmin de ses lèvres.

La vieille est loin ce soir. On dit qu'elle est née avec du poil aux oreilles et souvent la compréhension lui vient après un déluge d'explications. Elle regarde la vie dans la rigueur d'une grille plantée sur l'orbe des jours. Dans l'idée d'appartenance aux origines du chaos dont elle compose les éléments.

Au contraire de la femme fardée qui cherche toujours à se prélasser, à vivre dans les langueurs du corps, la vieille éperonne le Temps comme un cheval dont on veut prendre les forces avant que ne sombre le jour. Elle s'irrite de ne pouvoir traverser la nuit sans passer par le repos du corps.

L'autre adhère au Temps dans le concept d'artefacts moins dessiccatifs. Ainsi, à mesure que s'expansionnent les

éléments du Cosmos, dans l'inexorable, se tient-elle comme un élément de la Création engagé dans l'inexorable retour. Dans la gravité du lieu de l'appartenance au Temps. Libérée de l'angoisse du Temps qui la faisait regarder l'aube avec la pensée d'une arche sans eau voguant vers la mort.

Ainsi va l'autre! Dans un mouvement d'éternité qui ne souffre aucune liberté, sinon de franchir ce qui réside de liberté, tels les autres corps-matières, dans l'expression de choix. Qu'ils viennent de la conscience ou du cœur.

Entre la vieille et l'autre, la femme fardée a fait de très longs voyages. Et dans ce corps, emportée par la quête de l'autre vers les antipodes et l'Autre, elle vacilla au point d'offrir l'espace du vide sur le champ d'horizon d'une fenêtre d'hôtel. Les mains serraient les draps en détresse. Durant des jours, les mains combattirent avec le magnétisme du vide.

Dans le silence de l'écho des antipodes que cherchait l'autre, la femme fardée fut renvoyée à la responsabilité. Dans l'eugénisme des réponses du coresprit. Dans l'expression et la responsabilité d'une liberté acceptée dans le temps du corps-matière.

La vieille et l'autre aiment la limpidité alors que la femme fardée prend plaisir au mystère. Si la vieille se rebiffe contre les larmes, l'autre en prend les risques pour aller au bout de soi.

Il reste que la vieille n'est pas sans aide. Au piano on la réclame pour parfaire les temps de la partition. Le trio vit un même amour pour la musique. La femme fardée reste une ombre polarisée entre le métalangage de la vieille et la sensibilité qui anime les doigts de l'autre. Improvisant au piano, encadrée par les deux femmes, la femme fardée oublie ses miroirs d'alouettes.

La femme fardée est rien et le sait. Plus encore lorsque les deux autres comparent leurs visions sur le Sens, sur la Vie, sur la Mort. Questionnements au-delà de jupons et bas colorés. Au-delà du relief que lui présente son miroir.

La femme fardée ne peut que s'interroger sur les corps d'autres rivages évoqués par la vieille et l'autre. Souvent elles font allusion aux mânes d'autres rivages, manquant

toujours d'audace pour les appeler dans le temps absolu des interrogations.

La femme fardée, dans ses miroirs d'alouettes, dans ses contradictions au quotidien, joue cette liberté dont s'entretiennent la vieille et l'autre. Ce qui reste de liberté à travers le cours d'un pas dont elle interroge jusqu'à la coefficience.

Partagée entre les vrais et faux miroirs, la femme fardée s'interroge sur les conséquences du temps et des attaches. Sur la promiscuité de ce corps-esprit partagé entre la vieille et l'autre.

À la femme fardée des amants disent : «tu es étonnante». D'autres : «tu restes à conquérir toujours». Certains plus proches s'offensent de l'écart sans pouvoir rompre avec la distance.

Dans l'insularité, la femme fardée apprend à consentir aux mots du silence et de l'écart.

Ainsi va la femme fardée. Dans ce qui lui reste de liberté entre la vieille et l'autre. Dans ce qui se joue de liberté d'un corps ayant appris d'expériences que l'heure n'est jamais gagnée d'avance.